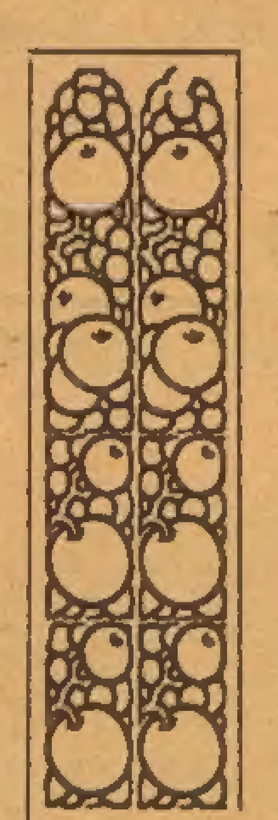
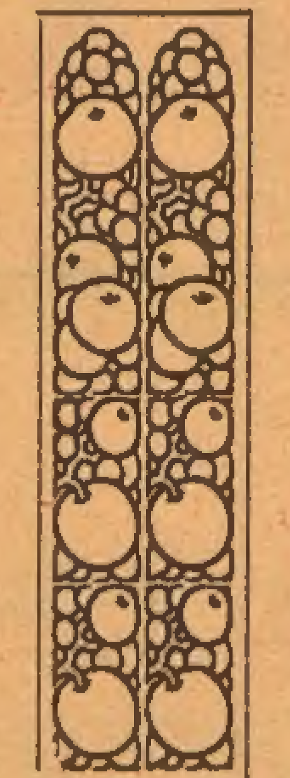
Le Courrier
CINÉMATOGRAPHIQUE









LES PROJECTIONS ANIMÉES

MANUEL PRATIQUE

à l'usage des

Directeurs de Cinéma

des Opérateurs

ET DE

toutes les personnes

QUI S'INTÉRESSENT

à la Cinématographie





PARIS

Édition du Courrier Cinématographique

28, Boulevard Saint-Denis, 28.

Téléphone : NORD 56-33

EN VENTE

au

COURRIER CINÉMATOGRAPHIQUE

FRANCO

par poste

3 fr. 25

Pour

MM. les Abonnés

du

"COURRIER"

2 fr. 25

Prière en faisant la commande de joindre la dernière bande d'adresse du Journal.

Prochainement :

Les Vedettes du Cinéma Américain

tant aimées du Public

PEARL WHITE | **CREIGHTON HALE**

dans

La JOLIE MEUNIÈRE

Pièce Dramatique

en 4 Parties

PATHÉ FRÈRES

Éditeurs

Les Grands Films Artistiques

GAUMONT

LE DEVOIR

COMÉDIE DRAMATIQUE

::: en 2 Parties :::

INTERPRÉTÉE PAR

M. Paul GUIDÉ

M. KEPPENS

Mlle LENCLUD

Mme JALABERT



COMPTOIR
CINÉ-LOCATION
28, Rue des Alouettes

Tél. : Nord 40-97, 51-13, 14-23

MARSEILLE
LYON
TOULOUSE
BORDEAUX
ALGER



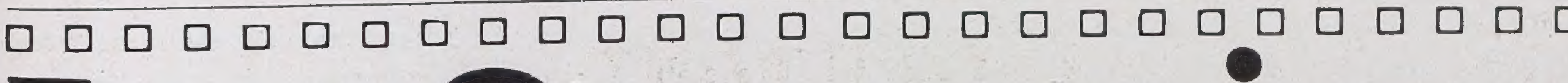
ÉDITION : 29 Juin



Longueur : 1.200 mètres environ



7e Année - N° 23. - (Édition de guerre). Le N° : 30 centimes 16 Juin 1917.



Le Courrier

CINÉMATOGRAPHIQUE

ORGANE HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DE LA CINÉMATOGRAPHIE
DES ARTS, SCIENCES ET INDUSTRIES QUI S'Y RATTACHENT

ABONNEMENTS :
FRANCE
Un an. . . . . . . 15 fr
ÉTRANGER
Un an. . . . . . . 20 fr.

Directeur : CH. LE FRAPER
Rédaction et Administration :
28, Boulevard Saint-Denis, PARIS.

TÉLÉPHONE : Direction : Nord 56-33
Imprimerie : Central 66-64
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
COURCINÉ-PARIS

Le Cinéma doit être utilisé, non brimé !

par M. L. AUBERT

« Je croyais pouvoir mieux attendre
« du sang-froid de la population pari-
« sienne... »

A. VIOLLETTE *(Chambre des Députés)*

A l'occasion des difficultés et des restrictions d'ordre alimentaire que les circonstances viennent de provoquer, le gouvernement a senti que sa main menaçait de manquer d'assurance dans la conduite d'une opinion devenue, soudain, impressionnable et fiévreuse.

Le Ministre du ravitaillement s'en est plaint à la Tribune.

A qui la faute ?...

Si grande que soit la docilité d'un peuple, si sérieuses que soient les raisons que l'on ait de faire fonds sur sa patience et sa sagesse, il faut bien admettre qu'en face des événements actuels, dont la prolongation constitue pour la nation une lourde et terrible épreuve, il aurait fallu prévoir une sorte *d'éducation de l'esprit général.*

Les pouvoirs publics n'ont pas eu cette prévoyance... Ils se sont ingéniés à ne pas inquiéter la Nation... à tranquilliser ses alarmes... à maintenir ses habitudes...

Malheureusement, ce genre de précautions avait l'inconvénient de créer, à mesure que la guerre se prolongeait, une tromperie dangereuse. Afin de la conserver en quiétude on en est venu à mentir à l'opinion... on l'a traitée en enfant gâtée.

L'opinion française, à la déclaration de guerre, était cependant partie de l'avant sur de grandes et hélas ! trop généreuses illusions.

Les terribles vicissitudes de 1914 lui furent une rude école qui lui fit faire d'amères réflexions sur la crédulité avec laquelle elle avait envisagé le développement des événements militaires.

Les guides de l'opinion française ne comprirent pas alors qu'ils devaient s'engager dans la voie de la franchise et de la confiance. Ils réglèrent les consignes de la Presse, de façon à entretenir la pensée publique dans le mirage de possibilités miraculeuses. On tirait sur elle à courte échéance, on accumulait de six mois en six mois des traites d'espérance toujours impayées qui grevaient lourdement la foi et la patience populaires.

Tous les moyens dont disposait l'autorité gouvernementale pour influer sur le sentiment commun : journaux, conférences, manifestations dramatiques, publications illustrées étaient invariablement tournés vers ce seul but : perpétuer l'illusion.

Cependant, sous les laborieux efforts du dévoué Président de la Chambre Syndicale, M. Demaria, le gouvernemennt se rendit compte enfin de quel précieux concours serait le cinématographe pour la propagande nationale. Mais comment s'y est-on pris ? Ne lui a-t-on pas tendu largement les bras pour mieux l'étouffer ?...

On a en apparence laissé au cinématographe toutes ses franchises... il semblait en effet dangereux de pri-

ver le peuple de son plaisir favori. Mais on n'a rien fait pour associer son action à une propagande qui fortifiât l'esprit public dans les idées, les émotions et les desseins que l'épreuve de la guerre devait lui inspirer.

Brimé, censuré, surchargé de droits votés exprès pour lui et le mettant hors la loi, vilipendé par la grande presse le cinéma fut réduit au rôle de fournisseur de plaisirs, bouc-émissaire de tous les crimes, suprême argument d'avocats à court d'imagination...

Et pourtant quel beau rôle pouvait et devait jouer notre industrie tant au front qu'à l'intérieur durant la période unique dans l'Histoire que nous traversons ?

Intéresser le poilu et le public tout en leur montrant le but à atteindre, les difficultés pour y arriver, les sacrifices nécessaires. Seul, notre lumineux écran pouvait à travers le monde entier faire rayonner la noblesse de notre cause...

Tout au contraire, les meilleures volontés furent bridées, les concours des professionnels furent systématiquement écartés, dans la valse des milliards aucun crédit ne nous fut réservé...

Mais rien ne sert de regarder en arrière : les événements sont graves, il faut agir ; pour redresser le sang-froid populaire compromis par trois ans de méprises astucieusement entretenues et qui ne pouvaient mener qu'à des déboires, il faut avoir foi en la raison nationale ; il faut user du meilleur organe de propagande jusqu'ici méconnu et dédaigné : *Le Cinéma.*

Grâce aux efforts de notre Ministère des Affaires Etrangères le Cinéma a déjà répandu dans le monde l'Image véridique de la guerre. Il a porté aux pays lointains la vision de l'Effort et de la France.

Il faut que cette œuvre bienfaisante soit entreprise vigoureusement dans l'Intérieur du Pays. Il faut que les cinémas — véritables usines de guerre de la pensée — soient et restent ouverts envers et contre toutes les difficultés matérielles.

Il faut en échange leur demander de contribuer de plus en plus à la défense nationale par le choix de leurs programmes.

J'avais il y a quelque temps prié mes confrères de fonder un « Comité de Propagande par le Cinéma » pour grouper tous les efforts dispersés et les mettre à la disposition des Pouvoirs Publics.

Des circonstances indépendantes de ma volonté m'ont fait suspendre ce travail. Il reste cependant à la disposition des Pouvoirs Publics, il est à pied d'œuvre. Il suffit qu'ils s'entendent avec nous pour que nous le reprenions avec un zèle nouveau et une confiance entière dans le succès.

Que le Gouvernement, faisant table rase du passé, décide d'orienter l'opinion sur des réflexions salutaires touchant les conditions de la guerre, les ressorts matériels et moraux capables d'en provoquer l'issue heureuse, les conséquences d'ordre économique et politique qu'elle est susceptible d'entraîner !

Le Cinéma est las de la besogne un peu suspecte dont on l'a chargé, tout en tarissant ses ressources et en affaiblissant son renom. Nous ne voulons plus nous contenter de servir au peuple le narcotique qui l'endort dans une mauvaise sécurité et lui procure le rêve mauvais de trompeurs et frivoles mirages. Nous réclamons le droit de l'assister dans sa patience, de l'instruire dans son évolution, de lui rendre la liberté de ses jugements, de favoriser sa marche à l'avenir.

Les ruses et les faux fuyants ne sont plus de saison. Le peuple de France mérite et demande autre chose. Nous aussi.

L. AUBERT.

NOUVELLES de PARTOUT

On mande de Washington que la commission des finances a définitivement repoussé la taxe sur les cinémas.

Les Américains sont des gens pratiques. Ils ne se laisseront pas surprendre par la durée de la guerre. On apprend, en effet, que le Ministre de l'Agriculture vient de conclure une entente avec la Paramount Cie pour lancer de nombreux films montrant les meilleures méthodes de culture.

On sait que les boches sont des stercoraires. Ils éprouvent des joies immenses à se vautrer dans la boue sanglante qu'ils répandent sur le monde. Le *Berliner Tageblatt* écrit que dans la sucrerie de Billancourt on a projeté, la semaine dernière, devant le Kronprinz et son état-major, les récents exploits du corsaire « Mœvve ». Il ajoute que c'est la 500e représentation de ce film dont le succès ne faiblit pas.

Et c'est la paix de ces gens-là qu'on voudrait faire à Stockolm !...

Le *Sun* raconte qu'en Australie la censure est assez bizarre. Elle interdit un film où l'on voit un bandit calabrais arrêter une diligence, et autorise un drame représentant un médecin qui assassine sa femme, à verres de poison lent, afin de s'emparer de sa fortune personnelle. Ici on réprouve les scènes de rue, là on les accepte. C'est à n'y rien comprendre. Comme Brid'oison, les censeurs australiens doivent jouer leurs décisions aux dés !

Arrêté Préfectoral



Nous, Préfet du département de l'...., décoré des Palmes académiques et de la Médaille de la mutualité,

Vu les articles 96 et 97 de la loi du 5 avril 1549, et ceux de " l'Œuvre *".*

Considérant que le cinéma continue une excitation au scandale et un attentat à la pudeur.



Arrêtons :

Art. 1er. — Est interdit : 1° Tout film qui ne porte pas le visa de la Commission Ministérielle ; 2° Tout film qui porte ce visa.

Art. 2. — Une Commission, composée de doux octogénaires, est chargée d'interdire les films policiers. Elle se réunira, deux fois par jour, au café, à l'heure de l'apéritif.

Art. 3. — Pleins pouvoirs sont donnés aux agents de la force publique pour : 1° Fermer les cinémas : 2° Réquisitionner la recette ; 3° Passer à tabac le directeur.

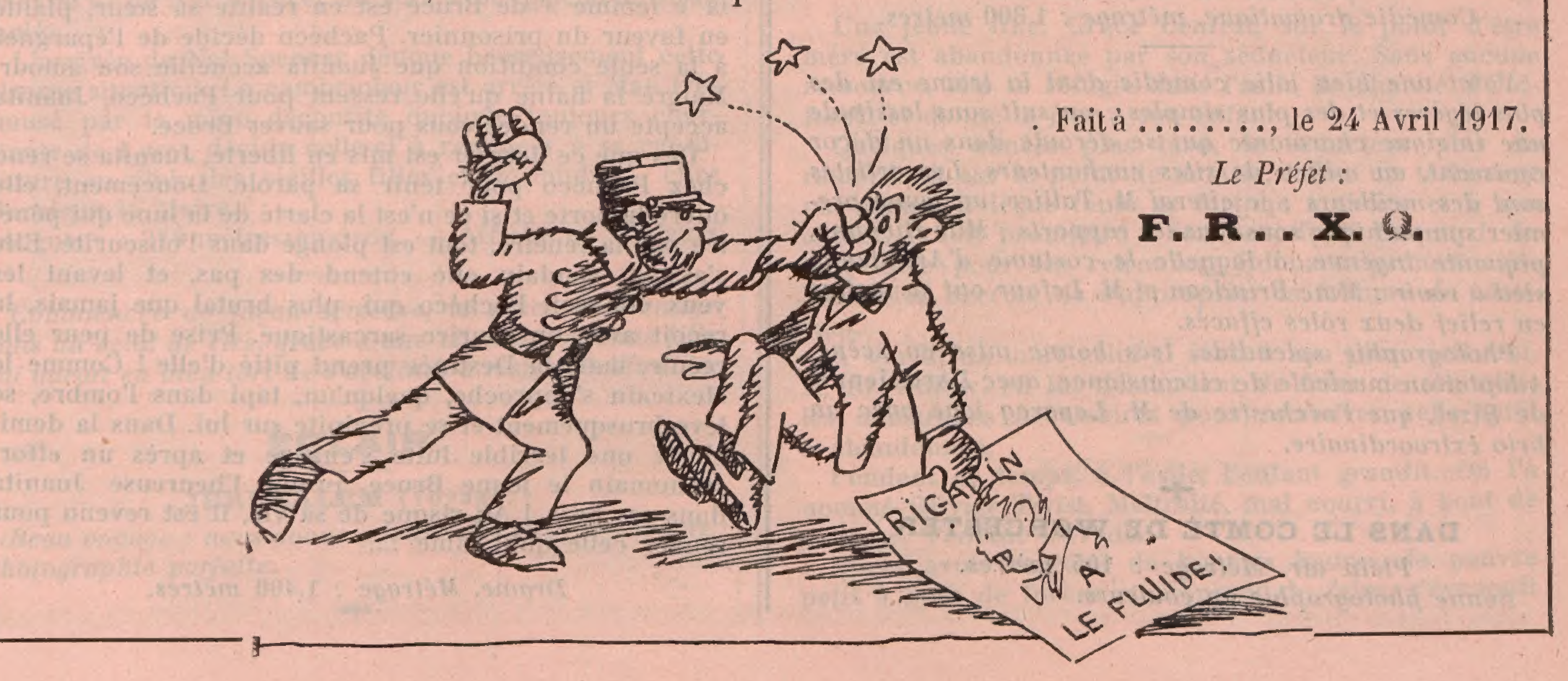
Art. 4. — Tout individu surpris pénétrant dans un cinéma, sera invité à passer sa soirée ailleurs. (Chez le marchand de vins, par exemple, ou encore : A la maison de tolérance). En cas de récidive, il sera fusillé.

Art. 5. — Le présent arrêté devra être affiché tant à la porte qu'à l'intérieur de tous les cinémas. Il sera, en outre, inséré à toutes les pages du programme, projeté sur l'Ecran, de minute en minute, et le directeur devra le porter au cou, au bout d'une chaîne, monté en breloque.

Fait à ...., le 24 Avril 1917.

Le Préfet :

F. R. X. Q.



Les Films de la Semaine

par Edmond FLOURY

PATHÉ FRÈRES

RAVENGAR

(11e épisode : " Le Noir invisible "

Métrage : environ 642 mètres.

Péripéties émouvantes, telles que l'incendie d'une maison, une poursuite mouvementée.

La semaine prochaine, nous assisterons à l'apothéose de la pauvre Gessie et du malheureux Ravengar.

ESPRIT, ES-TU LA ?

Comique, métrage : 265 mètres.

Petite scène agréable rappelant un sujet déjà traité.

LA VÉNUS D'ARLES

Drame

Gérard Castel, à Nîmes, rencontre une délicieuse Provençale. Elle est fiancée au tambourinaire Chavariguès. Mais elle n'en paraît pas très éprise.

Chavariguès l'aperçoit en compagnie de Gérard. Le Provençal fait du scandale. Le père s'interpose. Et Gérard met fin à cette scène pénible en se déclarant prêt à épouser Francine. Chavariguès, torturé par la jalousie, essaie de rompre leurs fiançailles en prévenant les parents de Gérard. Il y réussit. Gérard, désespéré, se réfugie dans le village mort et abandonné des Baux.

C'est là que Mme Castel inquiète de l'état de son fils, vient le retrouver. Elle le confesse, acquiert la conviction que Francine est une honnête fille et que son amour pour son fils est sincère et désintéressé.

Le mariage se fera.

Comédie dramatique, métrage : 1.300 mètres.

Voici une bien jolie comédie dont la trame est des plus légères et des plus simples ; on suit sans lassitude une intrigue charmante qui se déroule dans un décor ravissant, au milieu de sites enchanteurs. Les artistes sont des meilleurs ; je citerai M. Tallier, un jeune premier sympathique sous tous les rapports ; Mlle Divonne, piquante ingénue, à laquelle le costume d'Arlésienne sied à ravir ; Mme Brindeau et M. Lefour ont su mettre en relief deux rôles effacés.

Photographie splendide, très bonne mise en scène. Adaptation musicale de circonstance, avec l'Arlésienne, de Bizet, que l'orchestre de M. Leparcq joue avec un brio extraordinaire.

DANS LE COMTÉ DE WORCESTER

Plein air. Métrage : 105 mètres.

Bonne photographie en couleurs.

GAUMONT

JUANITA LA MEXICAINE

Un jeune ingénieur, Stéphen, accepte d'aller examiner une mine au Mexique. Sa jeune femme est anxieuse et son frère, Bruce, partage ses craintes. Au moment où Stéphen va passer la frontière, Bruce parvient à le rejoindre dans un hôtel des environs, et le persuade de lui laisser prendre sa place, afin de calmer les craintes de sa femme.

Pendant que Bruce à son arrivée à Piedro Blanco, petite ville Mexicaine, s'entretient avec les autorités américaines, passe une jolie fille espagnole qui retient son attention par son regard fascinateur. Bientôt, un flirt s'ébauche et Juanita se fait aimer de Bruce. Les sentiments de celui-ci sont remarqués par un jeune chef de guerilla, Emilianno Pachéco, éperdument épris de la jeune fille qui le hait. Pachéco achète le guide de Bruce, et par la trahison parvient à s'emparer de celui-ci au cours de son voyage à la mine. Pachéco ne rendra Bruce que sur remise d'une forte rançon.

La nouvelle est bientôt connue aux Etats-Unis et la jeune femme de Stéphen part aussitôt avec l'argent nécessaire pour sauver son frère. Avant son arrivée, Pachéco informe Juanita que Bruce est marié et que sa femme doit arrivée bientôt. Juanita guette l'arrivée de la jeune femme de Stéphen et la surprend embrassant celui qu'elle aime. Folle de jalousie, la jeune Juanita décide de perdre Bruce au lieu de l'aider à fuir.

Bruce est arrêté au moment de fuir et livré à Pachéco. Le jour où ce dernier doit mettre à exécution sa promesse de vengeance, Juanita qui sait maintenant que la « femme » de Bruce est en réalité sa sœur, plaide en faveur du prisonnier. Pachéco décide de l'épargner à la seule condition que Juanita accueille son amour. Malgré la haine qu'elle ressent pour Pachéco, Juanita accepte un rendez-vous pour sauver Bruce.

Dès que ce dernier est mis en liberté, Juanita se rend chez Pachéco pour tenir sa parole. Doucement, elle ouvre la porte et si ce n'est la clarté de la lune qui pénètre par la fenêtre, tout est plongé dans l'obscurité. Elle s'assied, soudain elle entend des pas, et levant les yeux elle voit Pachéco qui, plus brutal que jamais, la reçoit avec un sourire sarcastique. Prise de peur elle recule, mais la Destinée prend pitié d'elle ! Comme le Mexicain s'approche, quelqu'un, tapi dans l'ombre, se lève brusquement et se précipite sur lui. Dans la demi-clarté une terrible lutte s'engage et après un effort surhumain le jeune Bruce prend l'heureuse Juanita dans ses bras ! Au risque de sa vie, il est revenu pour sauver celle qu'il aime !...

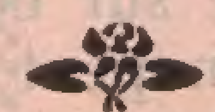
Drame. Métrage : 1.400 mètres.

Juanita la Mexicaine est un drame bien venu, facile à saisir dans tous ses détails ; ici, point de complications inutiles, tout s'enchaîne et se déroule méthodiquement. Une jolie mise en scène, des artistes de valeur, deux jolies femmes nous ont séduits. Photographie remarquable.

LE MONASTÈRE DE POBLET, près TARRAGONE

Voyage. Métrage : 98 mètres

Séduisant plein air qui nous fait contempler une architecture remarquable. Photographie splendide.



L. AUBERT

VICTOR

L'ÉPREUVE DE LUCY

Comédie

Max venu passer la soirée chez son ami Nat Spencer, trouve une lettre d'excuses de ce dernier, obligé de s'absenter. Max se met en devoir d'attendre son retour.

Tandis qu'il se rend à l'office pour y chercher une collation un cambrioleur pénètre par la fenêtre suivi de près par une jeune et charmante personne du nom de Lucy Warren qui, pour être admise au club des vieilles filles, est tenue de donner une preuve de hardiesse en venant subtiliser un complet appartenant à Nat Spencer.

Lucy Warren ayant découvert le complet s'en revêt et au moment de quitter la maison se trouve nez à nez avec Max qui la prend pour une cambrioleuse et s'enfuit épouvanté.

La pseudo-cambrioleuse n'échappe à ce danger que pour tomber dans un autre personnifié par le véritable cambrioleur qui contemple d'un air narquois ce « confrère » inattendu. Folle de peur Lucy court se réfugier dans le lit de Nat Spencer où Max s'est également dissimulé.

L'arrivée de Nat Spencer dénoue heureusement cette bizarre situation. Le cambrioleur est arrêté et Max très amusé par la mine déconfite quoique toujours charmante de Lucy, décide celle-ci à renoncer à sa candidature au club des vieilles filles et la conduit... chez Monsieur le Maire.

Longueur : 278 mètres environ. — Affiche en couleurs

Commencée de façon sérieuse, la pièce se termine dans un éclat de rire, grâce à une charmante jeune fille qui aurait eu bien tort de s'obstiner à rester vieille fille.

ÉCLAIR

JÉRUSALEM (Voyage)

Beau voyage ; nous avons admiré des sites ravissants. Photographie parfaite.

HONNEUR DE FEMME

Drame. Métrage : 1.495 mètres

Film déjà présenté. Voir compte-rendu et appréciation dans notre numéro 17, du 5 mai 1917.

L. KO

LAPILULE FLIRTE

Le gros Lapilule a, par son courage, gagné la reconnaissance du docteur Pann A. C.

Le docteur amène Lapilule à son domicile et présente le héros à Mme Pann A. C.

Bien que sans-le-sou, Lapilule est toujours galant. Par sa conversation enjouée il gagne le cœur de la belle Mme Pann A. C. et excite la jalousie de Monsieur qui, brutalement, met le gai personnage à la porte.

Vengeance ! Par une ruse habile, Lapilule emmène Mme Pann A. C. en auto, puis laisse croire au mari qu'il l'a enlevée. Un terrible accident fait choir Lapilule devant la porte de la clinique du docteur. Il est emmené précautionneusement sur un brancard et remis aux mains de M. Pann A. C.

Re-Vengeance ! Armé d'un énorme bistouri qu'il aiguise avec soin le mari mécontent se réjouit de la mine effarée du pauvre Lapillule qui, soudain, prend son courage à deux mains... et la fuite à toutes jambes.

Après une poursuite échevelée les époux réconciliés tombent dans les bras l'un de l'autre.

Comique. Métrage : 595 mètres.

Film des plus amusants, contenant des scènes d'acrobatie stupéfiantes. Bons artistes, convaincus et pleins d'entrain. Photographie réussie.



MARY

JESSE-LASKY

OLIVIER TWIST

“ Les Bas-fonds de Londres ”

Une jeune fille, Grâce Lenfert, sur le point d'être mère est abandonnée par son séducteur. Sans aucune ressource, elle se réfugie dans l'asile de charité d'Old-Rock, et donne le jour à son enfant.

Quelques années plus tard, le séducteur pris de remords et sur le point de mourir, laisse un testament par lequel il lègue toute sa fortune à Grâce et à son enfant. Il fait promettre à son beau-frère Edouard, de tout faire pour les retrouver. Edouard promet avec l'ambition secrète de s'approprier la fortune du mourant.

A son lit de mort celui-ci écrit à son plus vieil ami, M. Brownlow, en lui demandant de faire de son côté, les démarches nécessaires pour retrouver celle qu'il a abandonnée.

Pendant ce temps, à l'asile, l'enfant grandit. On l'a nommé Olivier Twist. Maltraité, mal nourri, à bout de courage, l'enfant s'évade.

Après avoir marché de longues heures, le pauvre petit à bout de forces et mourant de faim, s'évanouit

sous le porche d'une maison. Il est secouru par un escarpe, Dodger, dit l' « Astuce », lequel, après l'avoir réconforté, l'emmène dans les bas-quartiers de Londres et le présente à une bande de filous composée d'un vieillard nommé Fagin, et d'un couple, l'homme une espèce de bête féroce, Bill, et sa compagne Nancy.

Après avoir rassasié la faim d'Olivier, la bande fait son éducation en lui apprenant à dévaliser les passants. Le lendemain, après avoir opéré en pleine rue, les bandits sont poursuivis, Olivier est arrêté. Il comparaît devant le juge, qui le condamne à trois mois de travaux forcés. Un passant, témoin du vol, prend sa défense. Le pauvre garçon en est quitte pour la peur. Un homme respectacle, M. Brownlow, lequel, par un hasard extraordinaire, est le vieil ami de son père, le prend sous sa protection et le conduit dans sa demeure où le pauvre enfant connaît la douceur d'un foyer.

Malheureusement, quelques jours plus tard, Olivier étant sorti seul est rencontré par l' « Astuce » et retombe aux mains de ses persécuteurs. Forcé de participer à un cambriolage, Olivier est blessé, tandis que ses complices peuvent s'échapper. Mme Maylie, la propriétaire que les bandits avaient failli dévaliser, prise de compassion à la vue du chétif Olivier, panse sa blessure et l'entoure de soins. Les bandits ont encore un fois découvert sa retraite. Ils parviennent à l'enlever et l'enferment dans une cave. Nancy, la compagne de Bill, ne peut supporter la cruauté de ses compagnons. Elle donne, par lettre, rendez-vous à M. Brownlow sous le vieux pont de Londres et dénonce ses complices.

Bill a juré la mort de Nancy. Il tient son serment, mais en sortant d'accomplir son forfait il se voit traqué par la police. Serré de près, il tente de s'échapper en fuyant par les toits, mais en essayant de sauter dans le canal, au moyen d'une corde, il manque son coup et meurt pendu. Fagin est arrêté à son tour.

Olivier hérite de la fortune de son père et devient heureux en prenant le nom qui lui appartient, Georges Lenfert.

Drame. Métrage : 1.435 mètres.

Scénario tiré du beau roman de Charles Dickens, et dans lequel on retrouve toutes les scènes saisissantes qui ont rendu immortel le chef-d'œuvre de l'incomparable auteur.

Des tableaux de genre, pris sur le vif, font revivre le vieux Londres et ses bas-fonds. Nous retrouvons là les personnages sinistres bien connus : Fagin le juif ; Bill, le chef de la bande, et Nancy, sa digne compagne. En un mot, mise en scène hors ligne. Mais le grand intérêt du film réside dans le rôle d'Olivier Twist, interprété par Mlle Marie Doro, qui n'a pas craint de paraître en travesti, chose extrêmement difficile en cinématographe. L'épreuve a parfaitement réussi, la charmante jeune femme ne mérite que des éloges.

KEYSTONE

POUR LES BEAUX YEUX D'UNE ÉTOILE

Conklin est un paresseux. Il reçoit la visite de sa belle-mère, qui est furieuse de voir la façon dont sa fille prend soin de lui. Pour se venger, il vole le collier de perles de sa belle-mère. Au théâtre, il s'aperçoit qu'une troupe de passage est arrivée. L'étoile de la troupe est la femme du directeur, qui la maltraite. Il arrive donc forcément que, lorsque Conklin lui fait part de sa sympathie, elle tombe amoureuse de lui.

Le directeur s'empare des bijoux de sa femme et décampe. L'actrice ne peut jouer sans ses bijoux et Conklin lui donne le collier de sa belle-mère. Mais la belle-mère, malheureusement, se trouvait parmi les spectateurs ce soir là, alors que Conklin servait de but au lancement de couteau de l'étoile.

Conklin est cloué au mur, entouré de couteaux. Le mari de l'actrice arrive sur ces entrefaites et continue le jeu des couteaux. On peut prévoir ce qui arriva.

Comique. Métrage : 665 mètres.

Nous assistons à la plus folle histoire qu'on puisse imaginer. Un music-hall sert de cadre à cette fantaisie burlesque, et le tout se termine par une poursuite folle. Jusqu'où poussera-t-on l'invraisemblance ? Gros succès.



HARRY

DUROTIN LIVRE A DOMICILE

Comique. Métrage : 136 mètres.

Petite bande amusante. Son métrage est en rapport avec le sujet. Photographie bien exécutée.

LE SOSIE

Dès son arrivée à Milleville, la jolie Mme Roxane de Bellairs se fait conduire au Cosmopolite Hôtel, un des plus sélects de la ville, où elle doit rencontrer son ami Jackson, personnage ruiné et vivant d'expédients, qui lui a donné rendez-vous. Son apparition à l'hôtel fait sensation ; le charme qu'elle dégage attire principalement l'attention de deux habitués, notables personnages de l'endroit : MM. Dorgan, banquier, et son ami l'avoué Brown qui, intrigués par la présence de cette inconnue, s'empressent d'aller consulter le registre des voyageurs descendus à l'hôtel.

Très tard dans la soirée, Jackson rejoint Roxane dans son appartement et la prévient de ne pas s'étonner des événements qui se passeront par la suite à Milleville, car il a trouvé le moyen de se refaire et de s'enrichir en peu de temps. Sur une demande d'explications de son amie, Jackson s'excuse de ne pouvoir la renseigner à ce sujet, le secret devant en être gardé même pour elle. Il lui demande seulement de faire la conquête du riche banquier Dorgan, ce qui facilitera énormément la tâche qu'il s'est imposée.

Par la voie des annonces, Jackson trouve un homme qui lui ressemble d'une façon extraordinaire ; c'est un acteur du nom de Roger Sturgess, brave et honnête garçon, sans emploi pour l'instant.

Sous le fallacieux prétexte de vouloir se soustraire pour quelque temps à ses obligations mondaines, Jackson explique à son sosie la manière de le remplacer dans ses fonctions sociales à Milleville.

Le Drame et l'Histoire

Le Français, peuple imaginatif par excellence, a toujours eu un penchant pour l'histoire. Alfred de Vigny l'exprimait en 1827 : « La France disait-il aime à la fois, le drame et l'histoire. » S'il revenait parmi nous cependant, il constaterait que nos goûts ont bien changé ou plutôt qu'ils sont bien mal servis.

Où sont-ils les bons livres d'histoire moderne ? Où sont-ils les bons historiens ? Il nous reste Hanotaux auquel on reproche d'ailleurs de vouloir juger les évènements en pleine action et l'on semble combattre Pascal affirmant « que toute histoire qui n'est pas contemporaine est suspecte. » Il nous reste encore les bénédictins de l'Ecole des Chartes, comme M. Fernand Engerand appelle les chercheurs et curieux de notre grand séminaire historique. N'ont-ils pas mieux à faire en ce moment que discuter sur la part des responsabilités des Romains dans la condamnation de Jésus Christ !

Un changement de méthodes s'impose, moins pour donner raison à Pascal que pour satisfaire aux goûts du peuple, le grand maître de demain, ne l'oublions pas.

Or, nous avons le cinématographe. Je regrette qu'on n'ait pas encore suffisamment compris en France tout le parti qu'on pouvait tirer de cette merveilleuse invention au point de vue de l'histoire moderne et de l'histoire d'opinion. On a tenté de filmer certaines pages du grand drame commencé en 1914, mais elles ne produisent pas sur les esprits une autres impression que celles des récits de faits divers. C'est insuffisant. La cinématographie française est capable d'autre chose.

Dans quelques années, elle aura pris une extension formidable, espérons-le. C'est à ce moment, soyez en bien certains, que l'on recherchera les œuvres inspirées par le grand drame. Or, si nous nous en tenons à ce que nous avons fait jusqu'à présent, ne craignez-vous pas qu'on nous demande avec ironie « C'est tout ? Des comédies, des vaudevilles, des faits divers. »

Auriez-vous donc manqué d'imagination, ou bien le feu sacré ne consommait-il pas votre cœur ? » On excipera des difficultés d'ordre matériel et du trouble des affaires. Cette excuse (et je ne dis pas cette explication sera probablement mal reçue. A mon avis, on n'aura point tort.

— Allons, expliquez-vous, me demande quelqu'un ? — Soit.

Eh bien, je trouve que nos drames cinématographiques inspirés par la guerre ne reflètent pas suffisamment l'opinion de ceux qui la subissent et en souffrent. Il semble qu'on se soit interdit de toucher à certains conflits moraux, à certains faits publics qui appartiennent à l'histoire cependant. Je n'ignore pas que la censure ne soit pour quelque chose dans cette absence de documents. Mais aujourd'hui que M. Ribot lui-même regrette qu'on n'ait point assez parlé au peuple et pour le peuple, on pourrait bien s'avancer un peu.

Quel scénariste nous dira les douleurs de l'invasion, la misère des réfugiés, les colères et les espoirs des habitants restés aux pays envahis ? Qui nous parlera à l'écran, comme Barbusse l'a fait dans son livre de l'héroïsme fait d'abnégation et de volonté de nos soldats ? Qui osera clouer au pilori l'infâme spéculateur, le hideux profiteur de la guerre ?

Sujets, dangereux ! Non, non, la vérité ne fait pas peur. Et le cinématographe exaltant les belles actions, condamnant les mauvaises, remplirait alors le rôle de bienfaiteur social. Les journaux se sont assigné une tâche identique. Nous est-il impossible de suivre le même chemin ?

Qu'on sache bien toutefois que je ne prétends pas généraliser, je n'oublie pas que le cinématographe est un article d'exportation, qu'il faut pouvoir placer un film dans tous les pays et que certains sujets trop particulier n'intéresseront pas le voisin. Mais en traitant nos sujets avec la maîtrise d'Ince par exemple, croyez-vous que notre histoire intime pendant la guerre ennuiera le spectateur étranger.

En cela, comme en toute autre chose, il y la manière. Et je ne ferai pas à nos auteurs à nos artistes, à nos metteurs en scène français l'injure de les supposer incapables.

Enfin, c'est parce que j'ai rencontré l'autre jour M. Richc pin que j'ai écrit ces lignes.

LÉON DRUHOT.

Polémique

A propos du film représentant l'arrivée des destroyers américains dans les eaux britanniques, un certain nombre de journalistes londoniens reprochent aux opérateurs de prises de vues de les concurrencer dangereusement. « Le cinéma, disent-ils a eu toutes les facilités pour tourner l'arrivée des navires de nos nouveaux alliés. Nous, on nous a tenus à l'écart Cependant nos comptes rendus imprimés auraient touché, le lendemain matin, un plus grand nombre de lecteurs que le film ne touchera jamais un nombre égal de spectateurs en un an. Les rédacteurs des journaux ont dû faire leurs articles seulement après avoir vu le film ! » Ce à quoi les cinématographistes répondent qu'il ne faudra pas un an pour que le monde entier connaisse les hauts exploits de la marine américaine !

Cette polémique est un peu spécieuse. Elle prouve, en passant, que le cinématographe a conquis droit de cité et qu'avant longtemps tout vrai reporter de gazette devra être flanqué d'un appareil à prises de vues.

Le journal et l'écran ne sont pas des frères ennemis.

LE CRI
du
·JOUR·
c'est... c'est...
RAVENGAR

Tous les Bons Cinémas

passent actuellement

ce Grand Cinéma-Roman d'Aventures

publié par ***J'ai vu...***

FORMIDABLE PUBLICITÉ

PATHÉ FRÈRES
Éditeurs

SUR L'ÉCRAN

Ceux de l'avant.

Cette semaine nous avons eu la visite de M. Charles Bourbonnet, adjudant au 204e d'Infanterie, dans le militaire, et dans le civil représentant de *France-Cinéma-Location.*

M. Bourbonnet, qui n'a jamais quitté le front depuis le début de la campagne est décoré de la croix de guerre, vaillamment gagnée sur les champs de bataille de l'Artois.

Evacué une seule fois pour blessure, il rejoignit, sur sa demande, ses camarades de tranchées auxquels il procure (au prix de quelles difficultés !) les saines et anticafardistes distractions du cinéma.

Peut-on dire, à ce propos, qu'il ne trouve des films du stock qu'à 0 fr. 02 le mètre. Or chacun sait que les poilus ne roulent pas sur l'or et qu'ils seraient reconnaissants aux « heureux » de l'arrière de leur « prêter » de temps en temps quelques 6 ou 800 mètres de bandes qu'ils s'engagent « d'honneur » à leur rendre dans la quinzaine.

Bonne œuvre ou devoir ? Nous vous laissons le choix des termes.

***

Reçu également la visite de M. Raymond Sprécher, représentant de films, maréchal des logis au 240e d'artillerie.



Au front depuis le début de la campagne, il a reçu la Croix de guerre avec la citation suivante :

Raymond SPRÉCHER, agent de liaison très énergique. Renversé par un projectile ennemi, alors qu'il transmettait des ordres, n'en a pas rendu compte et a continué son service jusqu'à ce que ses souffrances le mettent dans l'impossibilité absolue de continuer.

Nous lui adressons nos félicitations les plus vives.

Un fichu quart d'heure.

Le cinéma vient d'en passer un qui n'est pas dans un étui à masque. Alléché par la publicité faite dans les quotidiens sur le 2e congrès de « La Plus Grande Famille » un de nos collaborateurs s'est présenté le vendredi 8 juin, à la salle des séances, 54, rue de Seine, un vieil immeuble où des pancartes décolorées parlent de Réforme sociale, de Société positiviste, etc. Il fut d'ailleurs reçu le plus aimablement du monde. L'ordre du jour portait : « La famille et le régime électoral ; la protection légale des enfants des familles nombreuses contre les dangers du cinématographe ». Ce qu'il en entendit le pauvre ! Mais l'orateur, en l'espèce, M. Henri Reverdy, avocat, n'employa aucun argument nouveau. Il chanta, avec force gestes, les habituels couplets sur le cinéma démoralisateur et sur les mesures administratives qui s'imposaient pour déchirer davantage nos malheureux écrans. C'était triste, triste, à s'en trouver mal.

L'assemblée s'est montrée satisfaite et applaudit frénétiquement. Il y avait là tout le gratin de la paroisse Saint-Sulpice, hommes, femmes et vénérables ecclésiastiques.

Le représentant du *Courrier* dut employer des ruses de Sioux pour s'échapper.

Ne voulait-on pas lui faire signer une pétition contre les abus du cinéma...

Il y a des gens qui ne doutent de rien !...

Les affaires d'exportation.

Dans son numéro du 31 mai, notre confrère *Kinématograph Weekly* passe en revue les conséquences désastreuses de la guerre, eu égard au commerce d'exportation des films. Il indique aussi les meilleures méthodes à employer pour reconquérir après la guerre les marchés perdus à cause de la guerre. « Il faut complètement laisser de côté celles qui sont surannées, dit-il, replacer Londres au centre du marché cinématographique et rédiger notre correspondance dans la langue des pays avec lesquels nous voulons être en rapport ».

On voit que nos alliés anglais ne veulent rien négliger pour réussir. Ils reconnaissent que la question des langues est de première importance. Et cela nous fait regretter qu'on ne paraisse pas y songer davantage, en France.

Un bon film.

Nous considérons comme un devoir de signaler les efforts accomplis pour le perfectionnement artistique de l'écran. On vient de présenter un film-adaptation d'un célèbre roman de Charles Dickens — qui a rallié un grand nombre de suffrages — où le soin apporté à la reconstitution de détails et de mœurs disparus est des plus typiques. C'est un genre qu'il conviendrait de penser, puisqu'il plaît.

Pour mémoire : le film dont s'agit est américain.

Réponse express.

Mack Sennett, metteur en scène fort célèbre et célébré depuis 1916, reçoit tous les jours un volumineux courrier. Il répond à toutes les lettres. Un citoyen de Boston lui ayant demandé l'autre jour combien il payait les scénarios, reçut ce mot laconique : « Je n'en paye jamais, car je n'en reçois aucun qui soit acceptable ! »

Oh ! les scénaristes !...

Chez les Auteurs.

Samedi 9 juin, la *Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques* a tenu, sous la présidence de M. Maurice Donnay, une assemblée extraordinaire pour l'examen de deux questions importantes :

1° Le cinéma ; 2° les rapports de la Société avec les directeurs de théâtres.

M. Adolphe Aderer s'est plaint des conditions insuffisantes offertes aux scénaristes et des difficultés rencontrées dans le contrôle de leurs droits.

Une nouvelle Commission spéciale a été nommée. Elle est chargée d'établir de nouveaux statuts pour les questions cinématographiques.

Passant à la seconde question, l'assemblée a dénoncé les dangers du trust des théâtres et a voté un ordre du jour protestant contre tout trust ou toute combinaison déguisée.

Les Cinémas Municipaux.

Les Municipalités ont-elles le droit de transformer leurs théâtres en cinémas et de causer ainsi une concurrence des plus sérieuses aux autres directeurs d'établissements patentés ?

A la requête des édiles d'une grande ville du Nord, en désaccord sur ce point avec le Préfet, la question est actuellement pendante devant le Conseil d'Etat.

Nous attendons impatiemment l'arrêté de cette haute juridiction.

Pour nous, ça ne fait aucun doute : les lois ne permettent pas aux municipalités de faire acte de commerce au détriment de leurs administrés et les arrêtés du Conseil d'Etat ne peuvent être pris qu'en ce sens.

Les gants.

L'hypergnotisme individuel est un mal peu défini mais qui tend de plus en plus à se répandre dans notre société. On n'en connaît guère que les manifestations. Les hypergnotistes individuels (oh ! le vilain mot) s'imaginent que l'on parle d'eux sans cesse ; ils croient voir sur tout ce qui s'écrit des allusions, blessantes naturellement, à leur adresse ; ils se retrouvent partout. Au fond, c'est une phobie spécifique que le régime lacté et le grand air guérissent rapidement.

Je discutais de ces hautes questions médicales cette semaine avec un confrère qui n'était pas tout à fait de mon avis, et à propos d'une paire de gants... Oui, d'une paire de gants et de femme encore, trouvés entre les barreaux du perchoir de la presse, rue de l'Entrepôt. Il y a là un grand mystère, car je jure devant l'écran qu'aucune femme ne monta jamais au 1er *étage*. (A moins que nous ayons une consœur douée de la vertu d'invisibilité comme les esprits célestes !) Il est inadmissible, en effet, qu'une femme soit passée par là et que nous ne l'ayons point vue. Dautre part, que l'on sache bien, une fois et pour toutes, que pendant la projection les journalistes cinématographiques ne dorment jamais.

Alors ?

Nous sommes en présence d'un sombre drame auquel Ravengar n'est peut-être pas étranger.

Cette rosse de F... (zut, encore une initiale) me glisse dans l'oreille que les gants noirs appartiennent à Protea...

Le Cinéma diplomatique.

« Pour la première fois dans l'histoire de l'Amérique, écrit le *Morning Telegraph*, le cinéma sera utilisé comme agent diplomatique. A la suite d'arrangements conclus, à Washington, entre le gouvernement et D. W. Griffith, une importante série de films sera éditée sous peu, mettant en relief les forces industrielles, financières, militaires, navales, agricoles de la Grande République. Ces films sont particulièrement destinés à la Russie.

Ça donnera, espérons-le, à réfléchir à Lénine et autres Kienthaliens.

Assurances.

Le physique d'un artiste est un capital. Aussi, Kitty Gandon a-t-elle assuré ses épaules pour la coquette somme de de 20.000 livres. Suivant son exemple, Hank Mann, de la *Fox-Film*, assure ses yeux pour 10.000 livres. Naturellement, cela se passe en Amérique.

En France, nos artistes ne veulent pas encore reconnaître de valeur marchande à leur nez, leurs yeux, leur buste, etc. « Je joue avec mon âme et non avec mes jambes, déclare la belle Mme X... ! » C'est peut-être un tort, car vos jambes, oh ! Madame, vos jambes, Salomon seul dans un nouveau « cantique des cantiques » pourrait les célébrer comme il convient.

Convocation d'Assemblée.

MM. les Actionnaires de la Société anonyme dite *Société Française des Films et Cinématographes Eclair* sont convoqués en assemblée générale ordinaire au siège social, rue Gaillon, 12, à Paris, le jeudi 28 juin 1917, à 2 h. 30 de l'après-midi.

Le gaz.

Grosse émotion lundi soir, à Paris. On annonçait de nouvelles et très sérieuses restrictions sur le gaz. Qu'allaient devenir les directeurs utilisant des moteurs à gaz ? L'inquiétude fut de courte durée, car on apprit bientôt que le décret n'était pas applicable à Paris, et qu'en province de larges dérogations seraient accordées. « Mais alors, s'écria M. Dausset en plein conseil municipal, à qui l'appliquera-t-on ? » Qu'importe ! Le décret prouve simplement que nous sommes gouvernés et qu'il n'est pas question de « brimer » encore un coup le cinématographe. Le reste est d'intérêt secondaire.

Bel exemple.

En Angleterre, les éditeurs se font un devoir d'assurer « gratis pro deo » le renouvellement des programmes des cinémas installés dans les tranchées ou à bord des navires de guerre.

Il existe toute une organisation que les poilus français voudraient bien qu'on copiât. Jacks et Tommies ne sont pas des ingrats; nous apprenons en effet que les matelots du « Centurion » ont envoyé à leur aimable autant que gracieux fournisseur l'*Idéal Cie* une lettre de remerciements qui est un modèle du genre.

Outre-Manche, ceux de l'arrière n'oublient pas ceux de l'avant !

Charlot a les dents longues.

Selon le *New-York Telegraph* on a offert à Charlot un million de dollars pour tourner une série de douze films ; Mais Charlot marchande; il ne veut tourner que huit films pour le même prix. Alors.... tragique alternative ! Si les éditeurs ne se rendent pas à ses raisons Charlot les menace de monter une affaire d'édition à son compte. « *Charlot's Films* » c'est un titre !...

Rectification.

La *Vénus d'Arles* faisant partie du programme Pathé N° 28 ne comporte que 3 parties au lieu de 4, comme il avait été annoncé par erreur. Son métrage est de 1185 mètres et non de 1600 mètres.

En Belgique.

Le correspondant parisien de *Lantern Weekly* écrit à son journal : « J'ai rencontré, retour de Bruxelles, un de mes amis. Celui-ci me raconte que les cinémas ont rouvert leurs portes et que sa surprise a été grande de voir qu'au Cinéma-Palace on passait *La Flambée*. La salle était comble. On ne se serait pas cru en pays occupé, si l'on n'avait remarqué au premier rang des fauteuils, la présence de deux allemands en uniforme. Ils avaient pour mission d'empêcher la projection de toute scène contraire à la « renommée » de la Germanie. »

Nous nous faisons simplement l'écho de cette information qui nous paraît bien extraordinaire.

Nous apprenons, par le même canal, que les Boches se sont emparé du théâtre de La Monnaie où ils donnent des représentations au profit de leurs soldats.

L'Auxiliaire du Prédicateur.

On annonce d'Amérique que M. Camillor qui édita jadis de nombreux films, à Turin, tourne en ce moment une série de sujets religieux destinés à l'illustration des prêches protestants.

Le Cinéma à l'Eglise ! Voilà une grande application que n'avait pas prévue notre excellent ami Verhylle !

Mais ne croyez pas que l'Eglise catholique reste en arrière. Elle suit le mouvement. Voici, en effet, le vénérable évêque J. G. Anderson qui écrit des scénarios et qui affirme que le cinématographe est un excellent agent de propagande chrétienne à travers le monde.

Quand donc nos instituteurs primaires se rendront-ils à l'évidence ? Il est vrai qu'à présent si les ecclésiastiques cultivent le cinéma, cela suffit pour que les instituteurs le bêchent.

Victor Hugo eut écrit là-dessus un beau chapitre : Bataille autour d'une image.

Communiqués.

Pour prendre date, l'*Eclair* annonce que son prochain grand film hors série s'intitulera : *L'Ame du Bronze.*

* * *

M. Jules Demaria, président de la Chambre Syndicale, nous transmet la note ci-dessous :

« M. Maurice Faure, Président de la Commission Minis-
« térielle du Cinématographe, ayant exprimé le désir que
« les Membres de la Commission soient admis à titre gracieux
« dans les cinémas de Paris afin qu'ils puissent se rendre
« compte de visu de la qualité de nos spectacles, je n'ai pas
« hésité à lui déclarer que les Directeurs de cinémas se fe-
« raient un plaisir de leur accorder leurs entrées sur présenta-
« tion de leur carte de Membre de la Commission. »

« Je suis certain que MM. les Directeurs feront honneur à
« l'engagement que j'ai pris en leur nom et je les en remer-
« cie bien vivement. »

Un bon film de propagande.

M. Monat annonce *Le Poison*, étude dramatique sur l'opium, ses trafiquants et ses victimes. Ce film, dont on dit déjà grand bien, est mieux qu'un beau film : C'est un bon film, en raison du sujet traité.

Changement d'Adresse.

Les bureaux de la marque *Prometeo* sont transférés 36, rue de Trévise.

Hypercritique.

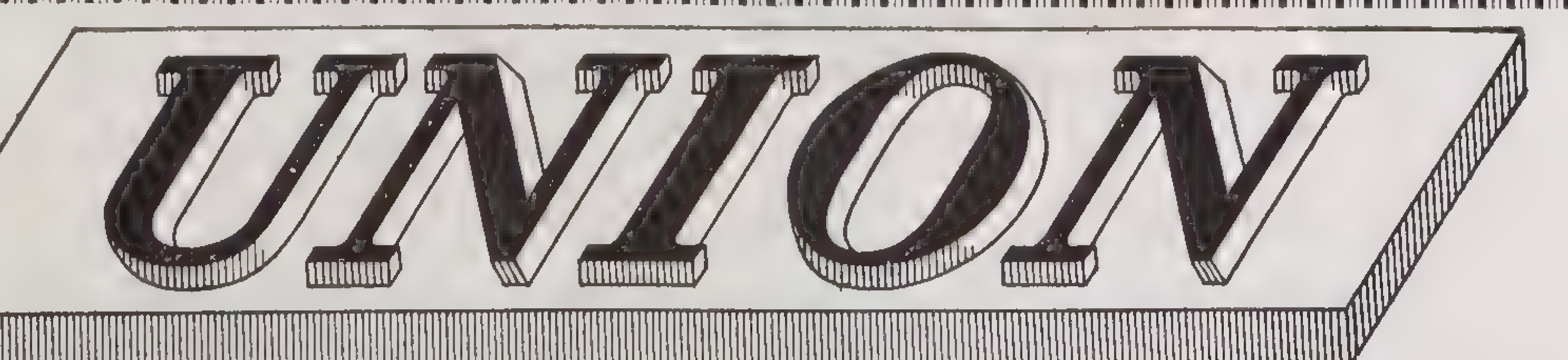
Un confrère étranger s'étonne qu'un loueur français, concessionnaire d'un film... américain, si vous voulez, imprime son nom en marge des titres et des sous-titres. Il n'ose pas dire qu'il y a là une incorrection, mais il le pense. Nous ne sommes pas de cet avis. Nous estimons que le loueur a raison, s'il fait de gros efforts pour s'assurer une exclusivité sensationnelle, il a droit, au moins, au bénéfice moral de l'affaire. N'est-ce pas votre avis ?

L'OPÉRATEUR.

NÉCROLOGIE

Un deuil cruel vient de frapper notre excellent confrère et ami E. L. Fouquet. Son père, ancien avoué à Paris, a trouvé la mort dans un accident de voiture.

Nous adressons à M. E. L. Fouquet, actuellement pilote-aviateur aux armées, l'expression de nos vives condoléances.



12, Rue Gaillon :-: PARIS *Téléphone :* LOUVRE 14-18

POUR SORTIR LE 20 JUILLET

RENONCEMENT

Mme EMMY LYNN

dans

RENONCEMENT

M. HENRY ROUSSEL

dans

RENONCEMENT

M. VIOLET

dans

RENONCEMENT

Drame Cinégraphique. Environ **800** mètres

PHOTOS — AFFICHE

Pour sortir le 12 Juillet

ÉCLAIR : LA LIBELLULE **(documentaire)** m.

STANDARD : SACRIFIÉE **(drame)** m.

Toutes les Semaines :

“ L'ÉCLAIR - JOURNAL ”

Pendant que le sosie remplit consciencieusement le rôle qui lui est assigné, Roxane parvient à s'attirer les bonnes grâces du banquier Dorgan qui s'empresse de la présenter dans plusieurs familles aristocratiques de la localité.

A un bal donné par Mme Shackleton, le sosie tombe amoureux d'une riche héritière Miss Paget et lui fait la cour. Roxane s'aperçoit du tendre sentiment que le sosie éprouve pour la jolie Miss, et en devient extrêmement jalouse car elle s'imagine que cet homme est Jackson. Après le bal, le banquier Dorgan et quelques amis vont, en compagnie du sosie, faire une partie de cartes qui ne se termine que vers les 3 heures du matin.

Pendant ce temps, Jackson pénètre par effraction dans la banque Dorgan et s'empare de nombreuses valeurs. Malheureusement pour lui, il est aperçu par un veilleur de nuit qui le reconnaît et le signale à la police. Le lendemain, le sosie est arrêté pour lui, mais celui-ci parvient à prouver qu'au moment du vol il était tranquillement installé à une table du club avec MM. Dorgan et Brown, en train de jouer aux cartes. Le commissaire ayant reconnu la véracité des affirmations du sosie, tance vertement ses subordonnés qui se promettent de prendre leur revanche sous peu.

M. Dorgan s'est laissé prendre au manège de Roxane ; il la comble de cadeaux, et elle en profite pour se faire remettre de fortes sommes par l'avoué Brown, sous la responsabilité du banquier.

Mme Shackleton donne un dîner en l'honneur du banquier Dorgan et de Roxane; le sosie, fiancé à Miss Paget, s'est excusé de ne pouvoir y assister, devant aller rejoindre la jeune fille à la campagne. Tandis que les invités se trouvent dans la salle à manger la maison est dévalisée par Jackson qui est surpris par la domestique près du coffre-fort qu'il vient de fracturer. Il s'échappe avant l'arrivée des invités ; la bonne certifie qu'elle a bien reconnu Jackson, mais Mme Shackleton affirme que ce dernier se trouve à la campagne avec Miss Paget. La police arrive, les agents téléphonent chez les Paget qui assurent avoir auprès d'eux M. Jackson, qui n'est autre que le sosie. Comme pour l'histoire du cambriolage de la banque ce nouveau vol reste un mystère.

Tenaillée par la jalousie, Roxane dénonce Jackson comme étant l'auteur de ces méfaits et, afin de le faire prendre sur le fait, elle le prévient qu'il y a un bon « coup » à faire chez Miss Paget même. La police avisée fait cerner la maison et Jackson est pris. Miss Paget croit que c'est celui qu'elle aime qui est coupable et arrêté. Le sosie, innocent et ne sachant pas ce qui s'est passé, rend visite à sa fiancée qui lui reproche ses vols; craignant que Miss Paget ne le croit pas, il demande à comparaître devant le tribunal.

Le véritable Jackson voyant que tout est découvert, se décide à se faire passer pour Sturgess, le sosie ; il demande au président à comparaître sous le nom de l'acteur.

Le jour du jugement, lorsqu'on appelle Roger Sturgess, Jackson s'élance et veut déposer contre le sosie qu'il accuse d'être le véritable Jackson. Se voyant perdu, il s'enfuit avec Roxane, mais il est arrêté quelques jours plus tard au moment où il se prépare à l'épouser.

Le sosie, ayant été reconnu innocent, se marie avec Miss Paget qui n'a cessé de l'aimer.

Drame policier. Métrage : 1.696 mètres.

La grosse difficulté à vaincre était de faire jouer les deux rôles par un seul artiste, et de mettre les deux personnages en présence. Il a fallu une rare adresse pour accomplir un tel tour de force. Je constate que l'illusion est parfaite. Le scénario est bien charpenté, joué par une bonne troupe, et la photographie ne mérite que des éloges.

LES BÉBÉS DE MAMAN

Comique. Métrage : 313 mètres.

Grosse bouffonnerie, se terminant par la poursuite classique assaisonnée de coups de revolver... qui ne tuent personne.



AGENCE GÉNÉRALE
Cinématographique

ASKALA

ALCIDE AU FESTIVAL

Alcide, le fringant Alcide, est parti pour aller au festival. En route, il rencontre d'aimables jeunes filles qui, admirant la force et la haute stature de notre héros, se disposent à l'accompagner, mais les fiancés des belles interviennent... et apprécient immédiatement le poids des poings d'Alcide. Le champion de boxe de la ville, requis, est battu de même et Alcide, vainqueur, entre au festival avec sa jolie escorte.

Mais une surprise l'y attend. Mme Alcide, sa terrible épouse, est là, les poings sur les hanches.

Alcide sent fondre son courage sous le regard vengeur de sa femme en furie.

Fini, le triomphe d'Alcide au festival.

Comique. Métrage : 200 mètres.

Plusieurs scènes sont bien venues, d'autres un peu plus faibles, mais, enfin, le tout est acceptable.

MADRID ET L'ARMÉE ESPAGNOLE

Plein air. Métrage : 110 mètres.

Bande tout à fait de circonstance. Il serait à désirer qu'une si belle armée vînt à la rescousse et entrât avec nous dans la danse. Bonne photo.

POUR L'HONNEUR D'UNE FEMME

Robert Pierce, rentrant chez lui de son voyage de noces avec Liliane, reçoit une lettre de sa sœur Alice qui a fini ses études au pensionnat et lui demande de venir habiter avec eux, ce à quoi Liliane consent avec joie. Un

ancien ami de la famille de Liliane, Mac Gregor, est voisin de campagne du jeune ménage. Il a un demi-frère, Arthur, jeune homme dissipé et peu recommandable, qu'il cherche à voir le moins possible, mais qui le harcèle de continuelles demandes d'argent.

Pendant que Pierce est allé chercher sa sœur à la pension, Mac Gregor, que Liliane a présenté à son mari, vient rendre visite à la jeune femme qui, sans penser à mal, accepte de faire une promenade en auto avec lui. Mais l'auto fait panache et Mme Pierce est transportée évanouie dans une auberge où Mac Gregor et elle sont forcés de passer la nuit. Arthur, qui se trouve là, voit une bonne occasion de faire chanter son demi-frère et le mari, et inscrit sur le livre de l'auberge les noms de « Monsieur et Madame Mac Gregor » qui se trouvent ainsi compromis.

Alice est revenue avec Pierce, et Mac Gregor en est devenu amoureux ; mais il trouve un rival en Arthur qui a trouvé moyen de se faire nommer secrétaire de Pierce et qui a projeté d'épouser la jeune fille. Il menace Mac Gregor de tout dire à Pierce s'il continue ses assiduités auprès d'Alice. Voyant que ses menaces sont inutiles, il fait une scène violente à son demi-frère qui lui administre une sérieuse correction.

Pierce congédie Arthur qui, dans sa colère, lui dit que sa femme le trompe et qu'il lui en fournira les preuves. Mac Gregor croit devoir partir pour toujours. mais Liliane, sachant qu'il aime Alice et en est aimé, obtient de lui un rendez-vous pour s'expliquer avec lui.

Arthur, fou de jalousie, décide de se venger. Un coup de revolver qu'il destine à Pierce atteint Alice qui tombe blessée et reste pendant plusieurs jours entre la vie et la mort. Arthur, la croyant morte, se déclare coupable et menace de nouveau Pierce. Pendant la dispute, des domestiques et des policiers s'emparent d'Arthur qui, après s'être débattu, trouve la mort dans la bagarre.

Une explication met facilement les choses au clair et réunit Pierce et Liliane ; Mac Gregor épousera Alice.

Drame. Métrage : 1.250 *mètres.*

Drame souvent palpitant auquel une excellente interprétation assure le succès et masque, grâce à son talent, quelques invraisemblances.

KEYSTONE

BARNABÉ ET SON COPAIN

Barnabé et Théodule se sont rencontrés dans un endroit ultra select : au bagne ; naturellement, ils sont devenus copains et n'ont qu'une chose en tête : s'évader.

Plusieurs de leurs tentatives sont arrêtées par la vigilance de leurs gardiens mais ils ne se tiennent pas pour battus et finissent, un beau jour, par brûler la politesse aux gardes-chiourme en se blottissant dans un sac vide que remporte un fournisseur. Mais il ne leur est pas facile de passer inaperçus en raison de leur accoutrement spécial. Heureusement pour eux, ils sont aidés par la Providence qui les met en présence d'un gentleman d'une stature et d'un embonpoint peu ordinaires, lequel est en train de prendre un bain dans le lac voisin.

L'esprit inventif des deux compagnons leur a vite fait trouver la bonne solution : s'étant emparés des vêtements du baigneur, ils s'en revêtent tous les deux, et après quelques minutes d'exercice, ils arrivent à donner très convenablement l'illusion d'un gros bonhomme assez ingambe. Le porte-monnaie bien garni qu'ils trouvent dans la poche du pantalon leur permet de s'offrir quelques distractions et quelques douceurs.

Cependant, s'étant aperçus de leur fuite, les gardiens se lancent à leur poursuite. Mais Barnabé et Théodule ne sont pas des gens à se rendre sans résistance, et échappent pendant quelque temps à la poursuite jusqu'au moment où, ayant été forcés de se jeter à l'eau, ils y sont rejoints par les agents de l'autorité qui, suivant l'ordre naturel des choses d'ici-bas, finiront par avoir raison des deux inventifs et facétieux copains.

Comique. Métrage : 320 *mètres.*

Signalons une idée originale : deux hommes n'en faisant qu'un dans le même costume. Je sais bien qu'elle n'est pas neuve et qu'elle fut exploitée à l'ancien hippodrome par deux clowns très adroits. Le ciné s'en empare aujourd'hui, et la jeune génération actuelle l'applaudira à son tour.

UNION

ÉCLAIR FILM

VISION TRAGIQUE

Drame

Jenny Falk, la séduisante actrice, sollicitée par le célèbre auteur dramatique Julien Charnay, de créer le principal rôle de son drame, « *La Cambrioleuse* », accepte avec enthousiasme et bientôt les relations deviennent fort étroites entre l'auteur et son interprête.

Priée en même temps que Charnay à une soirée du célèbre collectionneur Le Graal, Jenny Falk admire les merveilleux bijoux, les perles et les pierres précieuses que le vieillard a réunis dans sa villa de Meudon. Au lendemain de cette réunion, Le Graal est trouvé mort devant ses vitrines dévalisées...

Charnay s'est promis de retrouver le coupable que la justice n'arrive pas à atteindre. Le hasard le met sur la piste et, le soir même de la première représentation de « *La Cambrioleuse* », grâce à une mise en scène habilement préparée, Jenny Falk se révèle comme l'auteur du vol.

Métrage : 990 mètres.

Vision tragique, dûe à la plume autorisée de M. de Brisay, a produit sur nous une impression profonde. La distribution comprend des noms connus : M. Grand, de la Comédie-Française ; Mlle Delmarès, de l'Opéra-Comique, et enfin, Mme Tessandier. La mise en scène est réglée par M. J. Labruyère. Photographie excellente.

L'AVENTURE DES PIEDS NICKELÉS

Dessins animés très amusants

Métrage : 125 mètres

LE CHIEN EMBALLÉ

Comique. Métrage : 115 *mètres.*

J'ai reconnu dans le principal personnage un artiste du nom de Lord, tombé depuis au champ d'honneur. La bande fut faite il y a environ huit ou neuf ans. Je lui souhaite le même succès qu'elle eût à sa création.

AVENTURE DE MISS DOLLY

Drame. Métrage : 600 *mètres.*

Les deux principaux artistes accomplissent des actes qui dépassent le cadre habituel d'un drame. Ils n'hésitent pas, pour s'évader, l'homme à se suspendre par les jambes, et, grâce à une énergie peu commune, à saisir sa compagne par les mains, lui faisant ainsi accomplir un saut prodigieux digne de vrais gymnasiarques. Les spectateurs applaudiront ces vaillants artistes. Très bonne photographie.



Psychologie du Cinéma

Le succès du cinéma reste incompréhensible à bien des gens cultivés : ils boudent à ce théâtre populaire qui les choque par les scénarios mélodramatiques et les grosses farces. La vérité est qu'il a surtout contre lui d'être un art de reproduction et les raffinés n'aiment guère ces procédés, notamment que la photographie se mêle de rivaliser avec le dessin, ou le phonographe avec le chant. Aussi, dissimule-t-on le plaisir qu'on est étonné de trouver parfois au cinéma, et je connais plus d'un littérateur distingué qui aime les spectacles de l'écran, mais s'y rend en cachette. Je voudrais essayer d'expliquer ce goût nouveau et chercher quelles raisons peuvent le justifier.

* * *

Le cinéma est bien des choses à la fois.

D'abord un moyen d'information; et quand il montre des pays inconnus, une vue vivante du Japon, un intérieur hindou, lorsqu'il vous narre par des tableaux un événement récent, il vous donne de tout cela des impressions de réalité qu'aucune autre traduction ne saurait vous apporter aussi précisément. Dans ce sens, il sera un instrument historique incomparable.

Il est instructif dans des matières qui échappent à l'observation du public : en quelques minutes il fait assister aux mouvements d'une fleur, au développement d'une plante. Il peut montrer les infiniments petits, le grouillement de la vie microscopique des microbes. Plus simplement, il permet de regarder le « comportement » des animaux, leurs habitudes, leurs actes, leurs gestes, la manière dont ils luttent et se nourrissent. Et déjà ces scènes sortent du cadre des notions élémentaires. Lorsqu'on assiste aux combats féroces que des espèces différentes se livrent sous l'eau tranquille, il est sûr que cela émeut le sentiment et que cela excite la réflexion du spectateur le moins ouvert à la philosophie de la nature.

Toutes ces reproductions de scènes auxquelles nous ne pouvons assister et qui sont si éducatives, pour les curieux de tous les âges, sont bien le domaine propre du cinéma.

Je ne sais si c'est de l'art, ni dans quel ordre on peut placer ce genre de spectacles, mais il est intéressant, instructif et suggère — par le mouvement de la vie — des pensées qui dépassent le champ de la simple lanterne magique.

Avec ses scénarios, le cinéma est encore un véritable théâtre. Et ce théâtre est spécial — d'abord par les trucs photographiques, qui permettent de produire des scènes irréalisables au théâtre. On peut ainsi faire apparaître et disparaître des personnes, leur faire accomplir des actes impossibles dans la vie réelle, des ascensions, des chutes, les mettre, en apparence, en présence d'animaux sauvages ou les situer dans les lieux où elles n'auraient pu se trouver. Il y a là des combinaisons susceptibles de traduire les imaginations les plus diverses, depuis la féerie jusqu'à la comédie fantastique.

Mais jusqu'ici, reconnaissons qu'on n'a tiré de ces moyens que des scènes assez naïves.

La projection cinématographique a sur le théâtre l'avantage d'évoquer devant les yeux du public des scènes, des sites, des êtres qu'il serait impossible d'amener sur le « plateau ». Lui seul peut donner des décors authentiques, une villa sur la Corniche, une rue de Londres, une futaie de Fontainebleau. Et ces cadres ont parfois une couleur, une lumière merveilleuses, auprès desquelles le talent des peintres décorateurs de nos théâtres paraît bien froid. Ici c'est le Cinéma qui prend la première place. On a le moyen de représenter sur l'écran des scènes impossibles à réaliser au théâtre, soit à cause du danger que présente leur exécution, soit parce que la succession des images est trop rapide pour la machination d'un théâtre. Ainsi, on a combiné des fantaisies qui amusent beaucoup le public populaire, une poursuite faite à travers mille obstacles qui sont successivement renversés, — étalages mis à terre, échafaudages écroulés, plafonds éventrés. En vérité, tous ces éléments n'ont encore été employés que dans des scénarios d'un art assez fruste, mais ce sont des moyens nouveaux, qui étendent le pouvoir de ce théâtre spécial, dont il faut considérer moins ce qu'il a fait que ce qu'il est capable de faire.

* * *

La reproduction cinématographique plaît d'abord dans la mesure où elle est — comme la photographie — une reproduction, c'est-à-dire un aspect inaccoutumé qui éveille l'intérêt de l'esprit. C'est ainsi que la photographie d'un être cher que l'on a près de soi demeure captivante.

Il y a autre chose. Un passage peint séduit, et cependant on peut le voir au naturel. C'est ainsi qu'en le composant et par le choix des éléments l'artiste a exprimé sa pensée et ajouté à la nature. Mais le cinéma choisit aussi, et un artiste peut s'y révéler. Comme les autres arts, il est donc une expression intellectuelle, et c'est pourquoi nous pouvons attacher plus de curiosité, plus d'intérêt à un paysage de cinéma qu'à un paysage réel, de même à un groupe d'arbres peints qu'au jardin qui a servi de modèle.

Mais la reproduction altère les traits des personnes ? Cette difficulté a été avantageuse, car elle a forcé à un choix rigoureux des acteurs. Cela paraît singulier à dire, mais les plus beaux visages féminins se voient au cinéma, ; car seuls les plus purs, les plus agréables peuvent lutter contre les déformations de l'écran. Et la beauté féminine est, de tous les films — surtout d'origine américaine —, l'attrait essentiel. La parole manque et le scénario est réduit à la mimique ?

Mais la mimique est un langage qui, pour être moins intellectuel, n'en est pas moins aussi émouvant. N'oublions pas que la parole n'est qu'un signe, comme le geste. Elle nous sert plus que les autres pour traduire nos pensées, mais non pour exprimer nos sentiments. Avec les gestes, on ne saurait expliquer un problème mathématique, mais on peut traduire la plupart des problèmes moraux. Et le théâtre est un art d'émotion, de passion. La mimique, qui est l'expression du sentiment, se renforce à être seule ; elle en devient plus aiguë, comme chez l'aveugle, le toucher. Et c'est pourquoi les scénarios du cinéma sont souvent plus émotionnants qu'une pièce de théâtre.

Au point de vue de l'hygiéniste il est — comme moyen de récréation — à la fois un dérivatif aux préoccupations obsédantes et un repos pour notre attention intellectuelle, qui n'a pas à suivre de conversations tenues dans un langage dramatique toujours un peu inaccoutumé.

Enfin le cinéma est, pour le curieux des classes sociales, infiniment supérieur au théâtre ordinaire. Pour ma part, j'avoue être un habitué de ce spectacle, qui est pour moi un champ d'observation. Ces petits scénarios, composés dans tous les pays, renseignent assez exactement sur les coutumes, les préjugés, les pensées directrices des sentiments et l'extérieur des divers milieux, si l'on fait la part de ce qui est « art » et « moyens conventionnels » des artistes et des metteurs en scènes cinématographiques.

On pénètre alors l'âme populaire yankee ou italienne, comme nos voisins peuvent, avec nos films, approfondir leur connaissance de nos mœurs. Que de renseignements, que d'enseignements ! l'amour italien y paraît naturel, sombre, tragique, sans partage, se plaçant au delà de toutes les conventions légales ; l'amour américain y est, au contraire, une chose plus intellectuelle, soumise d'abord au statut collectif et constituant un élément ordonné de vie sociale. Le plus intéressant est l'expression des émotions, qui est le langage universel par quoi tous les peuples communiquent. Le cinéma est *l'iconographie* la plus vivante du sourire à travers les peuples. Une comédie jouée par des Japonais dans leur intérieur en apprend plus sur la physiologie de leurs sentiments que toutes les descriptions que nous en avons. En ce sens, les films les plus caractéristiques sont ceux pris dans les milieux bien représentatifs.

Je voudrais qu'on nous donnât des drames rustiques joués par des paysans, les pastorales de Provence, par exemple : et puisque le courant est à la décentralisation, on aurait là un moyen de donner de la vie à des manifestations d'arts locaux dont on pourrait ainsi garder quelques documents. A l'inverse, les grands centres civilisés nous offrent des tableaux où l'uniformité de la vie sociale fait le monde bien petit. Cette vie moderne, à des milliers de kilomètres d'ici, nous la voyons dans notre quartier. Ces toilettes qui s'y exhibent, nos femmes les portent encore. Mais cette uniformisation, qui rapproche les peuples par le dehors avant de les rapprocher par le dedans, n'est pas une chose moins saisissante. Par tout cela, le cinéma constitue des archives d'histoires, de sociologie, de faits divers, de théâtre, qui seront bien curieuses pour nos descendants. Quelle curiosité n'éprouverions-nous pas à regarder un retour de campagne de Napoléon, une scène tragique mimée par Talma, ou tout simplement un bal chez Madame Récamier.

Le cinéma est, en définitive, tout autre que le théâtre qu'il ne détruira évidemment pas, malgré son bon marché et la facilité de son installation. Mais — outre son rôle d'informateur et d'éducateur — il tient la place d'un art dramatique plus réaliste par le décor et la traduction extérieure des mœurs — plus puissant par l'émotion et par cela plus général, car tous — cultivés ou non — nous nous rapprochons par les sentiments et les émotions primaires.

C'est sans doute le théâtre sobre et synthétique de demain, populaire dans le sens où l'était Sophocle, social pour traduire l'âme moderne.

Mais aucun dramaturge n'a encore trouvé la forme qui s'adapte parfaitement à ces moyens nouveaux.

Docteur TOULOUZE.

Commission Ministérielle du Cinématographe

La Commission Ministérielle du Cinématographe s'est réunie pour la première fois le Samedi 9 juin, au Ministère de l'Intérieur.

Au début de la séance, M. Maurice Faure, Sénateur, Président de la Commission, a prononcé l'allocution ci-dessous :

Permettez-moi, Messieurs, de remercier en votre nom M. le Ministre de l'Intérieur du témoignage de confiance qu'il a bien voulu donner aux Membres de cette Commission appelée, sur son initiative, à examiner les meilleures conditions de règlementation et de perfectionnement du cinématographe. Je lui sais particulièrement gré de m'avoir associé, comme président, aux travaux de personnalités aussi éminentes du Parlement, de l'Administration, de l'Enseignement, des Lettres, du Théâtre et de l'Industrie cinématographique.

M. Malvy a très justement pensé que même dans la période si tourmentée où nous sommes, toute pleine du fracas des armes, dominée par les préoccupations d'une guerre formidable, il doit y avoir place pour les recherches et les études qui faciliteront et seconderont le développement intellectuel et moral du pays, son essor économique, son influence dans le monde, au lendemain de la paix victorieuse.

Sans oublier un seul instant nos admirables soldats qui défendent avec tant d'héroïsme le patrimoine sacré de la France, c'est accomplir une œuvre des plus essentielles de préparer modestement et sans bruit, mais laborieusement et de tout cœur, le prochain avenir auquel ils devront participer, quand aura sonné pour eux l'heure du retour dans leurs foyers.

Le cinématographe doit y jouer un rôle des plus utiles et son action peut être considérable. Frère cadet et tard venu du théâtre, il n'a pas encore sa charte. Certes, sa vitalité est puissante et sa vigueur n'a pas attendu le nombre des années, mais son état-civil est incertain et son existence mal réglée. Il appartiendra à la Commission de proposer les mesures propres à combler cette lacune.

Le cinéma, suivant son nom populaire, mérite assurément qu'on s'occupe de lui à ce point de vue comme sous divers autres rapports.

Il y a vingt ans à peine qu'il est né et, dans un espace de temps relativement court, il a eu une croissance continue véritablement prodigieuse. Il contribue non seulement à la distraction, mais aussi à la formation de la pensée quotidienne des foules. Il est entré, on peut l'affirmer, dans la vie sociale de la nation et il est hors de contestation que ses spectacles si variés, si animés, si impressionnants, exercent en particulier une action directe sur les enfants et les adolescents, attirés par la modicité du prix des places.

Parmi ces spectacles, il en est peu en réalité qui donnent lieu à de sérieuses critiques. Les directeurs de cette nouvelle industrie du cinéma ont eu généralement à cœur d'écarter de leurs écrans les scènes qui pourraient troubler ou dévoyer les jeunes imaginations.

Toutefois, on ne saurait nier que, parmi les films mis sous les yeux du public, il s'en est trouvé d'une moralité douteuse représentant des scènes diverses, propres à jeter dans certaines intelligences juvéniles les plus détestables ferments et à susciter déplorablement des tentatives d'imitation, à tel point qu'à la suite de récentes actions judiciaires, plusieurs Préfets, entre autres ceux de Meurthe-et-Moselle et d'Ille-et-Vilaine ont dû prendre des arrêtés d'interdiction.

Cette question, qui émeut vivement l'opinion publique, devra au premier chef retenir votre attention.

Mais je tiens à déclarer que notre intention commune est de travailler dans l'esprit le plus libéral et le plus sympathique à la préparation d'un statut qui assure au cinématographe français, sans rien lui faire perdre de son intérêt et de son attrait, un caractère éducateur, patriotique et moral, qui lui permettra d'apporter au lendemain de la guerre une précieuse contribution à notre relèvement national.

Par le programme des spectacles, par la perfection de la mise en scène, par le choix des acteurs, par l'excellence de la fabrication des films, il faut que le cinématographe s'attache à se montrer de plus en plus digne de sa mission et dans un sentiment d'union fraternelle avec le théâtre proprement dit, continue pour sa large part au rayonnement de l'esprit français.

Pour former son bureau, la Commission a ensuite procédé à la nomination de 4 Vice-Présidents :

MM. Etienne Flandin, Sénateur ; Simyan, député ; Georges Lecomte, président de la Société des Gens de Lettres ; Jules Demaria, Président de la Chambre Syndicale de la Cinématographie.

Puis elle a aussitôt passé à la discussion générale, principalement en ce qui touche la censure.

A ce sujet, M. Jules Demaria a donné lecture de différents passages d'une lettre émanant de la Fédération Cinématographique du Midi de la France.

Une proposition de M. Desvaux, tendant à la présentation des films interdits et à l'audition des membres de la Commission actuelle d'examen, a été adoptée.

La deuxième réunion de la Commission a eu lieu samedi 16 Juin.

L'impression qui se dégage de cette première séance est que la grande majorité des membres de la Commission paraît être favorable à l'industrie cinématographique.

Autour du Cinéma

Vanité

Ce n'est pas le titre d'un film. C'est une simple histoire. Mais on pourrait la tourner, — holà ! les plagiaires ! — et obtenir, de ce fait, un superbe film d'enseignement à l'usage des directeurs de cinématographes.

L'année dernière, la bonne ville de T... ne possédait qu'un seul cinéma. Son directeur, n'ayant aucune concurrence, composait ses programmes avec les meilleurs films de toutes les marques, qu'il payait un prix très raisonnable. Les spectateurs étaient satisfaits et les affaires marchaient bien.

Voyant cela, un brave homme retiré du commerce avec une certaine fortune, eut l'idée d'ouvrir un autre établissement, pensant : Quand il y en a pour un, il y en a pour deux.

En effet, il y en eut pour deux. Là où un cinéma faisait de bonnes affaires, deux cinémas firent des affaires médiocres.

C'est alors qu'un excellent homme, retiré lui aussi du commerce, jugea opportun d'installer un troisième cinéma, plus grand que les autres. Il ne se dit pas : Quand il y en a pour deux, il y en a pour trois, mais il pensa que son établissement plus confortable que les deux premiers attirerait la clientèle de ceux-ci.

Voici ce qui arriva :

Le propriétaire de la plus ancienne salle, tenant à conserver son public, voulut d'abord louer le meilleur de la production. Le directeur du deuxième cinéma, ayant l'idée bien arrêtée de faire les plus belles recettes, partit à Paris avec l'intention de retenir les plus beaux films. Quant au troisième, réflexion faite, il s'aperçut que pour arriver à ses fins, il lui fallait non seulement la plus jolie salle, mais aussi de sensationnelles exclusivités.

Ce fut donc la surenchère dans toute sa folle bêtise.

Les films qui étaient payés dix centimes le mètre, montèrent jusqu'à vingt-cinq et trente centimes !

Résultat : les trois directeurs mangèrent de l'argent.

Mais l'un d'eux, moins entêté que ses collègues, les laissa se disputer les chefs-d'œuvre entre eux, et se mit à passer du stock. Seulement, pour relever la sauce de ses navets, il dut augmenter considérablement sa publicité et les billets de faveur.

Et tant il est vrai que l'homme ne peut se défendre d'imiter ce qu'il voit faire, les deux autres exploitants agirent de la même manière.

Dès lors, la lutte porta sur la réclame. Ce fut à qui aurait les plus grandes affiches, le plus grand nombre de lithos.

On faisait des économies sur le prix des programmes, mais en revanche on recouvrait les murs de la ville de papiers multicolores.

Et dame, ça coûte cher le papier depuis quelque temps ! Les recettes des cinémas étaient toujours maigres et les frais toujours énormes.

Je me demande comment tout cela aurait pris fin, si le public habitué aux plus beaux films présentés sans tapage, ne s'était subitement dégoûté du cinéma en n'y voyant que des rossignols annoncés à grand bruit. Il s'imagina que l'art cinématographique baissait étrangement, et l'on vit les foules envahir les cafés et passer les soirées en sirotant de multiples verres de liqueur.

Acculés à la faillite, les trois rivaux durent fermer leurs établissements.

Voilà succinctement racontée, l'histoire des trois cinémas de la Ville de T... Vous la connaissez ? Elle est banale ? Etes-vous sûr de ne point vous tromper... Car lorsque vous la vivrez, cette histoire, vous vous imaginerez qu'elle est inédite...

MARCEL BONAMY.

Sarah Bernhardt aux États-Unis

Au moment où les Etats-Unis vont entrer à nos côtés dans la guerre mondiale, il est intéressant de noter l'impression produite dans ce pays par notre grande artiste nationale lors de la tournée qu'elle y accomplit actuellement.

Partout l'illustre tragédienne est accueillie avec enthousiasme dans un spectacle curieux au cours duquel elle ne « meurt pas moins de cinq fois de suite, dans cinq actes ou fragments d'actes empruntés à des pièces diverses de son répertoire.

Le succès qu'elle obtient lorsqu'elle se produit devant le public n'est en rien comparable à celui qui l'accueille quand elle paraît sur l'écran dans *Mères Françaises*.

La première représentation de *Mères Françaises*, dont l'action se déroule en partie à Reims et dans les tranchées, fut là-bas l'occasion, lors de sa première représentation, d'une manifestation émouvante que *La Tribune*, le grand journal New-Yorkais, décrit en ces termes :

« Le grand cœur si palpitant de la France fut mis à nu hier au Théâtre Rialto, dans le remarquable film « *Mères Françaises* ».

« Chaque spectateur sentit passer en lui un peu de l'âme indomptable de la plus aimée des nations belligérantes. On ne se souvenait plus qu'on était au théâtre : chacun voulait se joindre aux combattants et marcher avec eux en avant aux accents de la *Marseillaise*. De frénétiques applaudissements couvrirent le bruit de l'orchestre et les assistants se levant tous d'un seul mouvement agitèrent leurs programmes avec frénésie aux cris mille fois répétés de *Vive la France*.

Il est difficile de préciser de façon exacte les raisons pour lesquelles ce film eut le don d'exalter chez les spectateurs de tels sentiments de courage et de patriotisme, mais il est incontestable que les scènes qui se

déroulaient hier sur l'écran firent réfléchir les plus indifférents.

Quel Bergson nous dira jamais le rôle joué par la cinématographie dans l'évolution actuelle des sentiments des peuples ?

" Le Courrier " en Algérie

Les établissements d'Alger sont demeurés ouverts, bien que nous soyons en plein été.

L'Alhambra fait actuellement salle pleine avec *Fédora.* On annonce *Forfaiture* et *Les millions de Mlle Sans-le-Sou.*

Salle Barthe. — *Ravengar* (Pathé) attire les amateurs d'aventures, chaque nouvel épisode est attendu impatiemment. Qui donc disait que les films à épisodes avaient fait leur temps ?

Au plateau Saulière, *Le Chemineau.*

Le Modern' Cinéma affichait dimanche *Civilisation.* Mais au moment où la foule se pressait devant les portes de l'établissement, la censure locale a signifié au directeur qu'elle interdisait la projection du film !...

Pour un coup de massue, c'en était un, d'autant plus inattendu que cette bande avait été soumise au préfet qui avait contresigné la fiche de la censure parisienne. D'où partait donc ce.. caprice ? M. Castellini, le directeur, que nous avons pu joindre dans la soirée, l'ignore ; il avait fait de gros sacrifices pour présenter convenablement un film d'une telle importance : orchestre spécial, réclame intensive, etc.

Il est permis de se demander si en Algérie un Monsieur quelconque a le droit, par un simple coup de téléphone (c'est le cas), de ruiner un commerçant parce qu'un spectacle qu'il offre n'est pas de *son* goût !

H. CORRAZE

" Le Courrier " en Angleterre

L'Association des Directeurs de Cinémas proteste énergiquement contre tout projet de taxes nouvelles sur les spectacles. Il a été décidé que chaque directeur enverrait une lettre personnelle à son représentant au Parlement et un télégramme de rappel la veille du jour où les nouvelles taxes seront discutées.

Les taxes ont eu un effet désastreux. Nombre d'établissements ont été obligés de fermer leurs portes. Si de nouvelles dispositions fiscales étaient votées, ce serait la mort pour tout le monde.

* * *

Le film représentant le Président et les membres du gouvernement américain obtient un gros succès. Dans tous les cinémas du Royaume-Uni, on applaudit frénétiquement M. Wilson, MM. Thomas R. Marshall, Wm. G. McAdoo, Thomas W. Gregory, Newton D. Baker, Albert S. Burlson, Josephus Daniels, Francklin K. Lane, David F. Houson, et William Cox Redfield, etc.

On apprend que l'explorateur Richard Garner vient de tourner dans les centres africains une série de films curieux montrant la vie des gorilles. On affirme que les mœurs de ces animaux ressemblent étonnamment à celles des hommes.

Tribune de nos Lecteurs

On nous écrit :

Mon Lieutenant et cher Confrère,

Dans la reposante paix d'une trop courte permission de sept jours, je viens de prendre connaissance des numéros de guerre du Courrier Cinématographique *que vous m'avez adressés ici et dont je vous remercie.*

Je salue de tout cœur cette heureuse résurrection et vous félicite chaudement pour votre effort si fertile.

L'industrie cinématographique avait en effet besoin qu'un organe défenseur se levât contre les sourdes et mesquines machineries dirigées contre elle. Une bande d'écrivassiers faméliques, sans opinion, la brûlant aujourd'hui et pouvant l'adorer demain, la traînaient dans la boue de leur prose. Pourquoi... ! pour se rendre intéressants : la plupart de ces gens n'ayant aucune conviction.

En temps de paix, de pareils expédients seraient vite réprimés. En ce moment, il est criminel pour les impuissants de l'arrière de s'attaquer à une industrie qui a fait glorieusement ses preuves devant l'ennemi.

Les coups de plume venimeux de ces aboyeurs enragés, stratèges en pantouffles, qui soi-disant œuvrent pour la victoire, sont de véritables coups de poignard par derrière qu'il conviendrait de parer à coups de triques.

Contre la plume d'oie baveuse de ces valets nous aurons l'élégance de croiser une plume d'aigle alertement française.

La mienne est acquise à l'art cinématographique comme elle a toujours été acquise à toute manifestation intellectuelle et artistique.

Quand la victoire nous ramènera les beaux jours calmes et féconds d'autrefois, moi aussi, je reprendrai cette autre lutte pour la pensée française avec La Province Littéraire *que la guerre a momentanément interrompue.*

Le Courrier Cinématographique *et* La Province Littéraire *combattent pour le même idéal : le triomphe de l'art français. C'est la main dans la main que nous devrons marcher comme d'ailleurs nous le faisions — en artistes — avant la guerre.*

La paix hélas ! est encore lointaine ! Il y aura encore de fiévreuses journées à passer. J'en ai connu de chaudes à Verdun, sur la Somme et tout dernièrement en Champagne. Maintenant, je suis à un poste moins glorieux. Mais à quoi bon parler de la guerre, la paix vient de m'être signée pour 7 jours ; c'est à moi d'en profiter.

Georges GALLON.

Directeur de la Province Littéraire
Caporal .... aux Armées.

PETITES ANNONCES

OFFRES ET DEMANDES D'EMPLOIS

0 fr. 50 la ligne de 45 lettres

OPÉRATEUR célibataire, âge mûr, sérieux, références, demande place. Xhaflaire, 58, rue des dames, Paris (XVIIe)....

Les Nouveautés

LUNDI 18 Juin

Présentations de
L'ASSOCIATION CINÉMATOGRAPHIQUE PARISIENNE, 21, Rue de l'Entrepôt

2 h. Louis AUBERT
124, avenue de la République
Tél. Roquette 73-31 et 73-32
LIVRABLE LE 13 JUILLET

Eclair. — *En Hollande,* voyage.......... 145
A. D. — *La gloire rouge,* drame patriotique présenté à l'*Aubert-Palace,* 2 aff. et photos...... 900
Edison. — *L'Héritier du manoir de Pontiac,* drame 320
Keystone. — *Mabel institutrice américaine,* hors série, comique.......... 645

2 h. 50 MARY
18, rue Favart. — Tél. : Louvre 32-79

Triangle. — *Pour racheter sa faute,* scène dramatique en 3 parties interprétée par Charles Ray, aff. et photos.......... 1230
Triangle Keystone. — *Le cauchemar de Fatty,* comédie comique en 2 parties.......... 525
Sur les glaciers Suisses, documentaire.......... 95

4 h. ACTUALITES DE LA GUERRE
Annales de la guerre n° 13, env.......... 200

4 h. 05 Société VITAGRAPH
15, rue Sainte - Cécile. — Tél. : Louvre 23-68
LIVRABLE LE 6 JUILLET

Monsieur Jack à Paris, comique, aff.......... 304
Un joueur entêté, comédie, aff.......... 230

COMPTOIR-CINÉ-LOCATION, GAUMONT
4 h. 30 28, rue des Alouettes
Tél. Nord 14-23
LIVRABLE LE 13 JUILLET

Princess. — *Les petites acrobates,* comédie dramatique, aff. et photos.......... 950
Kineto. — (*Dans le monde aquatique*). — Les habitants de l'abîme, documentaire.......... 150

MARDI 19 Juin

9 h. 1/2 Présentation
PATHÉ FRÈRES
PALAIS de la MUTUALITÉ
325, rue Saint-Martin
PROGRAMME N° 29
LIVRABLE LE 20 JUILLET

Drame

Consortium « *Coq d'Or* ». — *La jolie meunière,* 1 aff. 120/160 ; 1 aff. 240/320.......... 1275

Comédie sentimentale

Consortium. — « Le Film d'Art ». — *Son héros,* 1 aff. 120/160.......... 895

Comique

Consortium. — *Les Deux Extrêmes,* dessins animés 160

Plein air

Pathécolor. — *La Bretagne Pittoresque : Pont Aven* 95

HORS PROGRAMME

Sortant avec le programme n° 29

Pathé Frères. — *Ravengar* 11[e] *épisode « Le secret du noir absolu »* 1 aff. 120/160 ; 1 aff. 240/320 640

Orchestre Artistique sous la Direction de M. A. LEPARCQ

Présentations de
L'ASSOCIATION CINÉMATOGRAPHIQUE PARISIENNE

AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE
2 h. 16, rue Grange-Batelière
Tél. Gut. 30-80, Central 0-48

Essanay. — *Abnégation,* drame, aff. 840
Lordier. — *La concierge est mobilisée,* comédie 380
Theatro Film. — *La nouvelle Italie en armes,* 2[e] série, actualité 200
Eclair. — *Lorsque tout est fini,* comédie, aff..... 700

3 h. 25 L'UNION
12, rue Gaillon. = Tél. Louvre 14-18, Gutenberg 30-92
LIVRABLE LE 12 JUILLET

Eclair. — *Eclair-Journal,* actualités du monde entier, env. 140
Eclair. — *La libellule,* documentaire, env....... 120
Standard. — *Sacrifice,* drame, env.......... 580

3 h. 55 CINÉMATOGRAPHES HARRY
61, rue de Chabrol — Tél. Nord 66-25

Maigrelet a la pépie, comique.......... 140
L'honneur des Jelfs, série Henri Ainley, 3 aff. photos 1568
L'escapade de Charlotte, comique, 1 aff......... 308
Ses premiers cheveux blancs, série Renée Carl, comédie dramatique 3 aff, photos.......... 1000

Imprimeur-Gérant : F. BARROUX, 58, Rue Greneta. — Paris.

Le Cinéma et la Vie meilleure de demain

L'antialcoolisme

Non, chers lecteurs, ne croyez pas que je veuille encore vous bourrer le crâne en vous parlant des films moraux destinés à dégoûter les enfants et même quelquefois les grandes personnes, de l'absinthe, de l'alcool et de ses succédanés. Que ce soit en projections fixes, en projections animées, en tableaux, en images ou en livres, j'ai le regret de le dire on ne prêche que des convaincus et l'on passe souvent par-dessus la tête de ceux qu'il serait indispensable d'atteindre.

Ce n'est donc pas par les films immoraux ou même très moraux que l'on verra les buveurs pris d'un saint dégoût abandonner litres, chopines, quarts et petits verres.

D'aucuns espèrent mieux de lois draconiennes. Evidemment, on peut les voter, ce qui contentera leurs promoteurs, et ne pas les appliquer, ce qui contentera les opposants.

Je me place à tous autres points de vue, car pour moi, l'alcoolisme est le résultat de la vie absurde que l'on mène à notre époque — je fais abstraction de la guerre. Il tient aux mauvais logements, au surmenage, au manque de distractions idéales ou idéalisées (1). Un peuple alcoolique... est un peuple qui « s'embête ». Voilà le mot.

Je connais deux races profondément idéalistes : la race bretonne et la race russe. Elles sont aussi celles qui ont fourni un appoint énorme à l'alcoolisme.

Donnez à ces races une occupation, des buts précis, de l'idéal et elles boiront moins. L'occupation, les buts précis, l'après-guerre nous les fournira amplement. L'idéal ? Le cinéma peut et doit être un verseur de saines réalités et d'idéal... Non pas qu'il doive moraliser... Non! Non! Rien de ce qui semble être un prêche, un sermon. Montrez simplement une vie meilleure... Quelque chose comme ces jardins enchantés des Mille-et-une-Nuits que les conteurs arabes savaient si bien décrire aux chameliers, aux caravaniers qui bivouaquaient dans le désert.

Le désert : c'est la vie... la vie industrielle, agricole, commerciale, banquaire, rond-de-cuir, qui en ce début du vingtième siècle courbe des milliers d'hommes sous sa torride chaleur ou sous sa froidure.

Le cinéma peut et doit être le conteur qui entr'ouvre et l'avenir et les paradis permis et promis, *possibles.*

Mais... ne nous égarons pas. Dans ces conditions, que faut-il? C'est que les gouvernements, les municipalités, loin de persécuter les cinémas, de les tondre, s'attachent au contraire à en favoriser le nombre et la qualité.

Je voudrais voir se créer des cinémas supérieurs en qualité et en confortable (il en est déjà qui sont de petits bijoux) à ce qui existe. Je voudrais qu'à chaque cinéma soit adjoint une petite galerie d'expositions fréquemment renouvelées, un jardin comportant des distractions pour les enfants. Distractions organisées par des personnes compétentes. Je voudrais que, toute la famille se rendant au cinéma, on put s'arranger de telle sorte que le programme comportant des films permis aux enfants et des films réservés aux parents, des films communs il put au besoin s'établir des chassés-croisés de spectateurs entre la salle de projection, les jardins, les galeries, le cabinet de lecture et de correspondance.

Quelqu'un a dit : Le cabaret c'est le salon du pauvre. Pauvre salon !... — Le Cinéma pourrait devenir plus justement le Cercle du travailleur. — Cercle sans roulette, sans petits chevaux. Oasis reposante des fins de journée, des fins de semaine.

Que faut-il pour cela... Qu'on lui facilite la besogne au lieu de l'entraver. Qu'on ne cherche pas à écraser ses frais de premier établissement. On : c'est le propriétaire du terrain bien placé. On: ce peut être l'Etat, la Ville avec les droits usuraires perçus sous divers prétextes qui ne voient que le présent, l'immédiate somme perçue (2).

Si les places deviennent chères le public s'écartera du Cinéma... et il ira au cabaret. — Or le cabaret avec ses consommations renouvelables et renouvelées arrive à être presque aussi coûteux... mais ce n'est que *rarement* que le travailleur se rend compte que ce « détail » lui coûte plus que l'achat en gros.

Conclusion : Des Cinémas très bien installés, très bien accompagnés de distractions saines, utiles, un milieu décent, propre, et cela est affaire d'installations premières. — Des gouvernants voyant plus loin, beaucoup plus loin que le produit des taxes immédiates ; des places bon marché... et, dans 10 ans, le public regardera comme des phénomènes le reste des nombreux, trop nombreux cabarets des « Père Lunette » qui pullulent dans notre France.

J'entends d'ici un gamin, une gamine de 1927, sortant d'un Cinéma dire d'un air mutin au grand-père, après avoir vu un film de 1914, « Alors c'est là que vous alliez chaque soir « prendre ce que vous appeliez l'apéro ?... Eh bien... vrai ! »

L'alcoolisme disparaîtra chassé par le jet de lumière du film si, résolument, on le veut !

ALBERT MORVAN.

(1) Etant un sportif et un touriste j'ajoute bien volontiers sport et tourisme, d'ailleurs j'y reviendrai.

(2) Cet article était écrit quand je trouve dans le *Carnet de la Semaine* les lignes suivantes. On verra combien elles corroborent mon plaidoyer.

« Aux Etats-Unis un impôt nouveau avait été envisagé « sur les cinémas. Après examen le principe fut rejeté afin « de ne pas entraver les progrès d'une industrie qui rend à « l'étranger tant de services moraux à la nation américaine.